

Journée d'étude "Photographie et Indicible", jeudi 12 mai 2011, Université Rennes 2, labo Celam

Durant l'année 2009-2010, les membres du Groupe Phi spécialistes de l'étude des relations entre littérature et arts ont mis sur pied un sous-programme intitulé « pouvoir du logos / résistance des arts », consistant à mener une réflexion sur les résistances que les arts (arts plastiques, cinéma, musique, photographie) opposent au langage en général, et à la littérature en particulier. Une première journée d'études, organisée par Timothée Picard, et consacrée à la musique, a eu lieu le 8 avril 2010. La deuxième journée, consacrée à la photographie, propose la problématique suivante :

A considérer le paradigme de l'ensemble des discours tenus sur l'image photographique, il semble en première approche qu'elle ait constamment été tenue comme relevant de « l'indicible » ; mais pour des raisons diamétralement opposées.

Ou bien par un effet d'adhérence au réel et faute de permettre à l'opérateur — comme le faisaient couramment les artistes — d'opérer des choix dans le visible, elle décourageait la description, en l'engageant dans une énumération jusqu'à l'infini, jusqu'au niveau photonique (Van Lier, Dubois...).

Ou bien, au contraire, par une sorte d'aptitude à faire dériver la représentation, à faire tourner (« comme du lait », écrivait Barthes) les signes, à faire apparaître autre chose que ce qui y figurait : soit des formes singulières du « sublime » (la photographie de montagne des Bisson), soit des manifestations de l'invisible (de la photographie spirite aux fables de Duane Michals), soit les singulières occurrences de l'énigme ou du miracle par lesquels se noue du temps avec de l'espace (chez Rodenbach ou, autrement, chez les grands maîtres de l'instantané). On peut enfin songer à quelques exemples de translations du photographique au littéraire qui « font parler » des photographies autrement que sous les formes de l'ekphrasis ou du discours critique, ou encore à des ouvrages ou collections exploitant le potentiel fictionnel de la photographie — Trois fermiers s'en vont au bal (Richard Powers), Un jeune homme en colère (Michel Boujut)...

Cette paradoxale inaptitude d'une image supposément « réaliste » à entrer dans la logique discursive, à être verbalisée sans platitude ni redondance, son caractère, semble-t-il, nativement « indicible » seront placés au centre de cette journée d'étude, dont l'objet sera à la fois d'interroger l'historicité des discours critiques à propos de la photographie et de questionner la pertinence de l'idée d'une singularité de cette image.

Programme

9 h 45 : Jérôme Thélot (Professeur à l'Université Jean Moulin, Lyon 3)

« La manifestation photographique »

L'apparaître auquel toute photographie doit sa possibilité est celui de la lumière : non seulement il faut d'abord que la lumière ait déjà paru pour qu'une photographie soit possible, mais toute photographie reconduit cette lumière qui la conditionne, et ne reconduit qu'elle. D'où suit que nulle photo ne montre ni ne peut montrer à quoi la lumière elle-même doit sa possibilité, à quel autre apparaître que le sien. Ainsi le fondement de toute photo y brille seulement par son absence, que seul le discours peut dire. (Pour illustrer ces thèses on traitera de la question du réalisme.)

10 h 35 : Marta Caraion (Maître d'enseignement et de recherche, Université de Lausanne)

« L'indicible : spécificité et compromis de la critique photographique »

Lorsque la photographie fait son apparition dans le paysage culturel du XIXe siècle, elle commence par faire beaucoup de bruit, à comprendre comme un mélange de rumeur et de discours construits, qui appartiennent en un premier temps au monde scientifique. Très rapidement une critique de photographie voit le jour, qui doit se distinguer, coûte que coûte, au risque de trahir sa mission, de la critique d'art, tout en empruntant à celle-ci tous ses instruments de légitimation sociale et culturelle. Nous émettons l'hypothèse que c'est autour de la notion d'indicible – utilisée à la fois à des fins de rhétorique persuasive et comme thématique de particularisation de l'image photographique – que se construit, au XIXe siècle, la spécificité de la critique de photographie, en même temps qu'une sorte de *modus vivendi* entre texte et photographie, qui se perpétuera jusqu'à nos jours. Il s'agira à la fois d'interroger, dans des écrits du XIXe siècle, les modalités textuelles de ce recours à l'indicible pour produire du discours sur la photographie, et d'en comprendre la force de compromis qui a fait sa fortune durant bientôt deux siècles.

11 h 25 : Pause

11 H 35 : Michel Guérin (Professeur, Université Aix-Marseille)

« L'indicible n'est pas l'indescriptible »

Certaines photographies peuvent être qualifiées d'indicibles : ce qu'elles font venir au paraître n'a pas d'équivalent « logique ». D'autres semblent plutôt relever de l'indescriptible, elles mettent en échec le regard sans en soutenir la cause. L'indicible renverrait à un défaut relevant paradoxalement la vertu du médium lui-même. On montrerait alors que l'indicible ressortit à une poétique de la photographie.

12 h 30 : Déjeuner

14 h 30 : Jean Arrouye (Professeur émérite, Université Aix-Marseille)

« Un indicible extrinsèque »

Plutôt que de m'occuper de l'indicible que l'on peut découvrir dans un cliché par excès constatif ou imaginaire, je voudrais m'intéresser au fait qu'une photographie peut donner occasion de faire percevoir à un observateur une réalité qu'elle ne représente nullement et que celui qui en est le destinataire ou l'utilisateur ne saurait dire, pour diverses raisons allant de la pudeur au refus d'accepter cette réalité. C'est donc un indicible qui ne se découvre que dans des circonstances qui instituent une relation triangulaire entre un cliché, son possesseur et un spectateur attentif qui perçoit l'existence et la nature de cet indicible.

On ne s'étonnera pas que le lieu le plus propice à cette révélation soit le texte littéraire où cette relation se joue entre l'auteur ou un personnage, une photographie et le lecteur. Celui-ci découvre, à la façon dont l'auteur ou le personnage considère une photographie ou en use, l'existence d'un sentiment éprouvé par ce dernier, et parfois un aspect de sa vision du monde qui gouverne tous ses actes, mais qu'il ne saurait dire. J'étudierai les modalités de la découverte de cette réalité non explicitée mais indéniable, d'abord dans des textes où la photographie qui en est la cause n'est que décrite (et peut n'être qu'un objet fictionnel), Jean le Bleu et Noé de Jean Giono, L'amant de Marguerite Duras et La nuit viennent les renards de Cees Nooteboom, puis dans des textes où la photographie figure réellement, L'africain de J.M.G. Le Clézio, La chambre claire de Roland Barthes et Les amoureux de l'hôtel de ville de Philippe Delerm.

15 h 25 : Danièle Leenaerts (Chargée de cours, Histoire de l'Art, Université libre de Bruxelles)

« Denis Roche. La photographie comme art du silence »

Photographe et écrivain, Denis Roche a développé une pensée de la photographie qui articule sa pratique à l'expérience du temps. En nous fondant sur les écrits de l'auteur sur la photographie, nous tenterons de dégager cette forme d'ontologie de la photographie qu'il vient à proposer, en considérant celle-ci comme un art du silence. Nous aborderons cette question relativement au rapport entre temps et photographie, central pour Denis Roche. Nous étudierons le rôle qu'il assigne à la description de ce qu'il nomme la « montée des circonstances », seul commentaire que l'image photographique puisse admettre, selon lui.

16 h 15 : Discussion et clôture.